

RETRÔ  
NEWS

ENQUÊTE  
SUR  
L'INFLUENCE ALLEMANDE

(Suite <sup>1</sup>)

—

VI. — MUSIQUE

M. Pierre de Bréville.

Il me paraît indéniable que l'influence allemande s'est, pendant le dernier quart de siècle, manifestée en France d'une manière prépondérante, et il faudrait un réel parti pris pour ne la constater que dans la substitution de la Brasserie au Café ou dans l'apothéose de la bière de Munich.

Au point de vue musical, sujet sur lequel vous voulez bien m'interroger spécialement, elle s'est synthétisée dans un seul nom, nom qui a rempli le monde : Richard Wagner.

Et cependant convient-il de parler expressément d'*influence allemande* quand il s'agit de l'action exercée par l'auteur de *Tristan* sur les musiciens français ? Ne serait-il pas plus équitable, à l'égard de ceux-ci, de dire : *influence d'un Allemand* ?

— Qui donc s'aviserait de dénoncer l'*influence anglaise* de Shakespeare ? —

Nous ne sommes plus tout à fait à l'époque où quiconque ne se consacrait pas à l'opérette était dénommé *Wagnérien* — ce que beaucoup traduisaient : *Prussien* — ; où on voyait, parmi tant d'autres, englobés

(1) Voy. *Mercur de France*, nos 155, 156.

sous cette étiquette, Gounod au début de sa carrière, Bizet, Franck, et Saint-Saëns alors qu'on sifflait sa *Danse macabre*; où, dans les rapports officiels de l'Institut sur les envois de Rome, il était question des « brumes d'outre-Rhin », et où seul, je crois, parmi ceux qui furent ou sont célèbres, A. Thomas échappait au commun reproche.

Nous connaissons aujourd'hui ce qu'il faut entendre par ce mot, et que, si Wagner a pu se vanter à bon droit d'avoir créé un art allemand, il a pu aussi, avec non moins de raison, convier tous les peuples à ses « représentations de fête ». Nous n'ignorons pas en effet que son œuvre porte, en certaine partie, l'empreinte d'un esprit germanique contradictoire à notre génie français, mais nous savons aussi y découvrir des principes de drame et des procédés musicaux que se peuvent approprier chaque race et chaque tempérament. Tous, ou presque tous, et ceux-là même qui se proclament le plus étrangers à l'art wagnérien, les lui ont légitimement empruntés. Ils n'en conservent pas moins intacte la personnalité dont la nature leur a, peut-être, accordé le bienfait. Ce n'est pas imiter Monteverde, qui l'employa avant tout autre, que d'user de l'accord de *septième de dominante*.

Mais désormais les conquêtes faites sur Wagner sont assimilées, on les peut dire « tombées dans le domaine »; devenues pour chacun des forces dont il peut disposer librement, elles ne sont plus que des armes pour en tenter de nouvelles.

L'ère héroïque wagnérienne est donc close, et avec elle a pris fin ce qu'on a pu appeler l'influence musicale allemande. Dans le livre éternel de l'art, le maître a écrit son feuillet glorieux, mais, comme l'a dit justement un critique à propos de la récente exécution du *Crépuscule des Dieux*, aujourd'hui le feuillet est tourné.

Les jeunes musiciens, poussés par le désir naturel d'agir différemment de leurs aînés, ont pris, afin d'éviter

la séduction de celui que Nietzsche appelle un dange-reux nécromant, un moyen simple autant qu'absolu : ils le connaissent à peine. Pour répudier toute apparence de soumission à la grande voix de Bayreuth et retrouver la vraie tradition française, les uns se réclament de notre Berlioz, qui se disait lui-même « musicien aux trois quarts allemand » et s'imaginait procéder de Beethoven, — ce en quoi il est permis d'insinuer qu'il se trompait doublement ; — les autres, amoureux avant tout du détail, lui préfèrent, dit-on, Chopin ou Grieg... Au moins ces derniers seront-ils, à la différence de leurs confrères plus âgés, protégés contre toute classification exclusive par la difficulté même de transformer en adjectifs génériques les noms de ces deux maîtres illustres, dont aucun n'est allemand, non plus du reste que français.



### M. Alfred Bruneau

Au point de vue musical, l'influence allemande n'a été pour nous que salutaire, car elle n'a jamais aliéné la personnalité de nos vraiment grands compositeurs. Nous continuerons longtemps encore, je crois, à nous nourrir intellectuellement des divines œuvres de Bach, de Mozart, de Gluck, de Beethoven, de Schumann, de Wagner et, grâce à ce pain de vie, inépuisable et sacré, la jeune école française, fortifiée, régénérée, gardienne de plus en plus vigilante des hautes et belles qualités de notre race, sera bientôt, si elle ne l'est déjà, la première de celles qui contribueront à la gloire du siècle nouveau.



### M. Camille Chevillard

Je suppose qu'en me faisant l'honneur de me consulter sur *l'influence allemande* au point de vue musical, vous désiriez connaître l'avis d'un musicien, je

demanderais donc de rester strictement dans mon domaine.

L'art musical allemand, tout en dominant le monde entier pendant près de deux siècles, a moins pénétré qu'on ne le croit généralement dans les milieux où devraient se montrer les bienfaits de sa souveraine et magnifique éducation. Sans rechercher les causes de cette pénétration relative, ce qui nous entraînerait un peu loin, il est certain que l'éducation par l'oreille est venue chez nous assez tard, les concerts symphoniques ne datant que de 40 ans. Ce qui est plus grave, c'est que les éducateurs ont de tout temps montré leurs préférences pour l'opéra et le genre lyrique en n'attirant pas assez l'attention de l'élève sur les splendeurs mystiques de la musique pure, sans paraître se douter que quatre mesurés prises au hasard, dans le développement d'un quatuor de Mozart, sont d'un plus précieux enseignement qu'une pompeuse scène d'opéra.

C'est alors qu'est apparu l'ogre wagnérien dévorant tout sur son passage : voilà la véritable époque de l'influence allemande. L'avenir seul nous permettra d'en apprécier les résultats heureux ou malheureux pour notre école. Toujours est-il que cette ingestion ne s'est pas faite d'une manière rationnelle et méthodique ; on a mis les bouchées doubles, d'aucuns ont même commencé par la seconde, car je connais bon nombre d'opéras écrits par des auteurs connaissant mieux *Tristan* que *Don Juan*. Cet état de choses semble cependant se modifier ; je crois que nous commençons à nous ressaisir, le torrent wagnérien n'a pas tout submergé sur son parcours et des individualités incontestables forment une France musicale qui, disons-le hautement, a déjà dépassé sa redoutable voisine. Le plus illustre compositeur actuel de l'Allemagne, M. Richard Strauss, a la partie belle, car les noms de ses compétiteurs ne nous sont pas encore parvenus.

**M. Jules Combarieu**

Directeur de la *Revue d'Histoire et de Critique musicales*.

L'influence allemande, au point de vue musical, est à peu près nulle aujourd'hui, après avoir été prépondérante.

**M. Claude Debussy**

L'influence allemande n'a jamais eu d'effet néfaste que sur les esprits susceptibles d'être domestiqués, ou, pour mieux dire, qui prennent le mot influence dans le sens d'« imitation ».

D'ailleurs, il est difficile de préciser l'influence du second *Faust* de Goethe, de la *Messe en si mineur* de Bach; ces œuvres resteront des monuments de Beauté aussi uniques qu'inimitables; elles ont une influence pareille à celle de la mer ou du ciel, ce qui n'est pas essentiellement allemand, mais universel.

Plus près de nous, Wagner est peut-être un exemple de domestication? Pourtant, les musiciens pourront toujours lui être reconnaissants d'avoir laissé un admirable document sur l'inutilité des formules: c'est *Par-sifal...*, démenti génial à la Tétralogie.

Wagner, si l'on peut s'exprimer avec un peu de la grandiloquence qui lui convient, fut un beau coucher de soleil que l'on a pris pour une aurore...

Il y aura toujours des périodes d'imitation ou d'influence dont on ne peut prévoir la durée, encore moins la nationalité — vérité facile en même temps que loi d'évolution. — Ces périodes sont nécessaires à ceux qui aiment les chemins parcourus et tranquilles. Elles permettent aux autres d'aller plus loin... vers cette contrée où l'on souffre, quelquefois si amèrement, d'avoir trouvé la Beauté. Donc, tout est pour le mieux. Le reste, c'est des questions de commerce qui malheureusement ne sont pas inséparables des questions d'art.

**M. Edouard Dujardin**

En me demandant mon opinion sur l'influence allemande spécialement au point de vue musical, vous vous rappelez sans doute, Monsieur, que j'ai fondé, il y a dix-sept ans, la *Revue Wagnérienne*, et c'est évidemment de Wagner que vous attendez que je vous parle.

Wagner a passionné la fin du siècle dernier et sa suprématie marque l'une des formes les plus notables de la conquête allemande. Que Wagner en effet soit un génie essentiellement allemand, nul ne pourrait le contester. Mais il faut comprendre que c'est non seulement par ses pures beautés classiques, mais aussi par la poésie de son germanisme, que son œuvre a enthousiasmé tant d'âmes françaises.

Aujourd'hui, le spectacle est autre : triste au point de vue wagnérien, il est heureux peut-être au point de vue français. Wagner est à la mode, c'est-à-dire qu'il n'est plus aimé ni compris.

L'admiration des snobs est un signe certain de la décadence d'une œuvre. Rien n'était plus remarquable, aux dernières représentations du Château-d'Eau, que la presque totale absence des anciens admirateurs, remplacés par le concours des élégants.

Pour moi, et je vous donne mon sentiment personnel parce que j'imagine que mon cas n'est pas isolé, Wagner est resté le grand amour de ma vie, mais peut-être dans le sens péjoratif que prend le mot amour quand on veut parler du vice délicieux et fatal dont un cœur est possédé.

C'est que, si Wagner semble représenter excellemment l'esprit allemand, on est contraint à avouer que l'esprit allemand représente toutes les choses néfastes dont l'esprit français a vraisemblablement pour mission de purger l'air.

La tradition juive, qui, il y a dix-huit cents ans, est devenue la tradition chrétienne, qui, après avoir failli

somber dans la Renaissance, a ressuscité grâce au protestantisme et qui, maintenant que les dogmes se meurent, a repris une force nouvelle sous la forme du rationalisme théiste, cette tradition est idéalisée aujourd'hui par le Lohengrin impérial qui a reconnu dans l'esprit français, encore païen, l'ennemi héréditaire.

Mais les temps changent. L'esprit allemand, par un admirable phénomène, vient de se nier lui-même en produisant le grand homme qui, allemand, représente la pure tradition française classique; je veux parler de Nietzsche.

De vieux wagnériens incorrigibles, dont je suis, continueront à se laisser enivrer aussi bien par le haschisch de tant de scènes mystiques ou aphrodisiaques, que par le charme puissant des pages restées saines; mais, il faut l'espérer et il est permis de le croire, leurs fils sauront faire une part dans l'œuvre wagnérienne.



### M. Eugène d'Harcourt

Au point de vue musical, le seul où je puisse essayer de répondre, cette influence me paraît aussi indiscutable qu'indiscutée. Il est très épineux de prendre des exemples parmi des vivants. A leur égard, je préfère m'abstenir. Parmi les morts, c'est, je crois, Mozart qui a fait Rossini, et ce sont Meyerbeer et Rossini, avec une pointe de Wagner et une bonne base de Bach, qui ont fait Gounod.



### M. Hugues Imbert

Ce n'est point en quelques lignes, mais en de nombreuses pages qu'il faudrait traiter la question si intéressante que vous voulez bien me soumettre et qui consiste à définir l'influence qu'a pu avoir l'Allemagne au point de vue intellectuel, et plus spécialement au point de vue musical.

Ce sujet a déjà été traité ou plutôt effleuré par d'il-

lustres philosophes ou analystes, tels que Taine dans son *Essai sur Carlyle*, M. Georges Renard dans la *Nouvelle Revue*, M. Paul Bourget dans ses *Essais de Psychologie contemporaine* et d'autres encore. Tous ceux dont l'esprit est captivé par cette invasion de l'esprit germanique devront lire et relire les belles pages émanant des écrivains que nous venons de citer.

Nul doute qu'au point de vue intellectuel de grands penseurs tels que Renan, Taine, Paul Bourget lui-même, le Genevois F. Amiel, pour ne citer que les plus en vue, ont été imbus de l'esprit germanique. Et nul ne pourra contester que, s'ils en tirèrent un grand profit, c'est que, tout en repensant les idées émises de l'autre côté du Rhin, ils avaient subi une si forte discipline, latine et classique, qu'ils ont toujours dominé les idées venues du Nord et qu'ils n'ont point cessé d'appartenir à la nation qui les a produits. Ils n'ont point copié servilement les maîtres d'outre-Rhin; ils n'ont fait qu'unir la profondeur de l'esprit germanique à la clarté de la langue française. En un mot, ils restèrent eux mêmes.

En musique, qui est le point spécial qui nous occupe, il est incontestable que, bien avant la guerre de 1870, plusieurs de nos compositeurs, et non des moins illustres, se sont instruits à l'école symphonique d'outre-Rhin. Je dis symphonique, parce que j'estime que c'est en cette branche spéciale de l'art musical que les Germains sont maîtres. Est-ce que la beauté de telles pages de *Roméo et Juliette*, de la *Symphonie fantastique* de Berlioz n'accuse pas un reflet de la palette orchestrale de Beethoven? N'est-ce pas l'influence de Mozart, de Mendelssohn, qui se perçoit dans le *Faust* ou le *Roméo et Juliette* de Gounod? Ne devine-t-on pas dans plusieurs fragments de l'*Arlésienne* et des *Jeux d'enfants* de G. Bizet l'influence de Schumann? Croyez-vous que M. Camille Saint-Saëns aurait écrit son premier *Trio* pour piano, violon et violoncelle, ainsi que sa *Symphonie en ut mineur*, s'il n'avait pas cultivé de près le maître de Bonn? Et ces illustres compositeurs n'ont-ils

pas tous déclaré que c'est au grand Cantor de Leipzig, à Jean-Sébastien Bach, qu'ils sont redevables de leur savoir?

Il est donc incontestable qu'au point de vue symphonique l'influence germanique a été des plus heureuses et qu'elle s'est surtout développée, lorsque la création des concerts populaires par Padeloup, en 1861, permit à tous d'entendre et d'étudier les compositions des maîtres allemands.

De nos jours, un grand mouvement s'est fait autour de l'œuvre du réformateur du drame lyrique, de Richard Wagner. Nous sommes encore trop rapprochés de cette révolution pour pouvoir la juger avec discernement et impartialité, et indiquer si l'influence exercée par l'œuvre du maître de Bayreuth aura été féconde ou néfaste. Nous estimons cependant que ceux qui auront su en retenir les grandes lignes, en évitant avec soin de copier les procédés, pourront en tirer des résultats conformes au génie de notre nation.

Ajoutons que, depuis la mort de Johannes Brahms, le dernier des grands symphonistes d'outre-Rhin, l'Allemagne ne semble plus appelée à continuer son ascendant : mais ses vieux maîtres resteront toujours comme des modèles à suivre.

Nous pensons encore que le sujet gagnerait à être agrandi si on laissait voir les influences prépondérantes exercées par telles ou telles nations, aux diverses époques de leurs splendeurs artistiques. N'est-ce point, par exemple, au XIX<sup>e</sup> siècle que nos écoles de peinture et de sculpture, si florissantes, ont attiré les élèves du monde entier?

Les arts sont comme les peuples : à certaines époques psychologiques, l'infusion d'un élément étranger, comme celle d'un sang nouveau, devient une nécessité.



### M. Vincent d'Indy

L'influence allemande sur la production artistique de notre pays ne date point de 1870, comme beaucoup sem-



blent le croire, elle remonte à une époque bien antérieure : celle qu'on est convenu d'appeler chez nous l'époque romantique.

Il est parfaitement logique et dans l'ordre des choses que, lorsqu'un homme de génie se manifeste dans un pays, les artistes des autres nations cherchent à s'assimiler ses procédés ; je ne vois rien de répréhensible à cela et ce libre-échange international me paraît même l'une des conditions vitales du développement de l'Art.

L'imitation un peu trop servile des renaissants italiens n'a point empêché la croissance de notre art français, ni notre siècle de Louis XIV de régner presque exclusivement sur l'Allemagne pendant deux cents ans.

Goethe, Wieland, Herder n'ont pas diminué la part de génie des Hugo, des Vigny, des Flaubert et des Taine, et si Richard Wagner a évidemment influé sur nos compositeurs, je crois bien que les tentatives actuelles d'émancipation n'auraient pu se produire si ceux mêmes qui s'en intitulent les promoteurs n'avaient, au préalable, fortement étudié l'art de l'auteur de *Parsifal*.

On peut donc conclure que partout et toujours l'influence étrangère a été un bienfait, puisqu'elle a, par une sorte de filiation réactive nécessaire, presque toujours donné naissance à une nouvelle manière d'art national.

Au surplus, l'artiste peut-il jamais, — en dépit de toutes les influences, — donner autre chose que l'art qu'il porte en lui-même ? Est-ce qu'un musicien français, écrivant à l'aide de procédés notoirement italiens, pourra produire autre chose que de la musique qu'on réputera bien française, — voyez Auber et Hérold ?

Et qui pourrait empêcher un Italien employant ostensiblement des procédés allemands de faire de la musique éminemment italienne — et même mauvaise, — voyez Mascagni ?

★

**Maurice Kufferath**

Directeur du théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Vous me demandez ce que je pense de l'influence allemande au point de vue intellectuel et plus spécialement au point de vue musical. Pour le moment, je suis au cœur de la forêt de Compiègne, tout absorbé par l'influence des arbres et je la trouve infiniment supérieure. Ah ! la belle forêt ! La suprématie mondiale de l'esprit germanique m'apparaît comme une chose vaguement ridicule. Cliché à l'usage des hommes politiques et des chefs d'Etat. Ces sortes de formules toutes faites n'ont généralement aucune pertinence et n'ont par conséquent aucune portée. Nous saurons dans vingt ans si l'esprit germanique a su maintenir à l'aurore du vingtième siècle la supériorité qu'il avait acquise pendant une partie du siècle passé. L'influence des ses grands poètes symphonistes a été incontestablement universelle. Elle a renouvelé toute l'esthétique musicale depuis un siècle. Qu'en est il aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il demain ? Tout ce que je sais, c'est qu'en dépit d'une filiation indéniable et aisément reconnaissable quand on se reporte à Beethoven et à Wagner, votre jeune école musicale française est singulièrement vivace et novatrice et qu'elle se dégage de plus en plus des éléments germaniques pour redevenir très nettement originale. L'école russe répudie très catégoriquement l'esprit germanique. Les Scandinaves sont restés fidèles à leurs sources nationales ; les Italiens cherchent ; les Espagnols en font autant. Alors ?

Hans de Bulow avait pu dire, il y a une vingtaine d'années, que la meilleure musique allemande se faisait alors à Paris. Aujourd'hui, il dirait peut-être que la plus mauvaise musique se fait à Berlin.

★

**M. L. de La Laurencie**

Issue du mouvement romantique, l'influence exercée en France par la musique allemande a été profonde.

blent le croire, elle remonte à une époque bien antérieure : celle qu'on est convenu d'appeler chez nous l'époque romantique.

Il est parfaitement logique et dans l'ordre des choses que, lorsqu'un homme de génie se manifeste dans un pays, les artistes des autres nations cherchent à s'assimiler ses procédés ; je ne vois rien de répréhensible à cela et ce libre-échange international me paraît même l'une des conditions vitales du développement de l'Art.

L'imitation un peu trop servile des renaissants italiens n'a point empêché la croissance de notre art français, ni notre siècle de Louis XIV de régner presque exclusivement sur l'Allemagne pendant deux cents ans.

Goethe, Wieland, Herder n'ont pas diminué la part de génie des Hugo, des Vigny, des Flaubert et des Taine, et si Richard Wagner a évidemment influé sur nos compositeurs, je crois bien que les tentatives actuelles d'émancipation n'auraient pu se produire si ceux mêmes qui s'en intitulent les promoteurs n'avaient, au préalable, fortement étudié l'art de l'auteur de *Parsifal*.

On peut donc conclure que partout et toujours l'influence étrangère a été un bienfait, puisqu'elle a, par une sorte de filiation réactive nécessaire, presque toujours donné naissance à une nouvelle manière d'art national.

Au surplus, l'artiste peut-il jamais, — en dépit de toutes les influences, — donner autre chose que l'art qu'il porte en lui-même ? Est-ce qu'un musicien français, écrivant à l'aide de procédés notoirement italiens, pourra produire autre chose que de la musique qu'on réputera bien française, — voyez Auber et Hérold ?

Et qui pourrait empêcher un Italien employant ostensiblement des procédés allemands de faire de la musique éminemment italienne — et même mauvaise, — voyez Mascagni ?

**Maurice Kufferath**

Directeur du théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Vous me demandez ce que je pense de l'influence allemande au point de vue intellectuel et plus spécialement au point de vue musical. Pour le moment, je suis au cœur de la forêt de Compiègne, tout absorbé par l'influence des arbres et je la trouve infiniment supérieure. Ah ! la belle forêt ! La suprématie mondiale de l'esprit germanique m'apparaît comme une chose vaguement ridicule. Cliché à l'usage des hommes politiques et des chefs d'Etat. Ces sortes de formules toutes faites n'ont généralement aucune pertinence et n'ont par conséquent aucune portée. Nous saurons dans vingt ans si l'esprit germanique a su maintenir à l'aurore du vingtième siècle la supériorité qu'il avait acquise pendant une partie du siècle passé. L'influence des ses grands poètes symphonistes a été incontestablement universelle. Elle a renouvelé toute l'esthétique musicale depuis un siècle. Qu'en est il aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il demain ? Tout ce que je sais, c'est qu'en dépit d'une filiation indéniable et aisément reconnaissable quand on se reporte à Beethoven et à Wagner, votre jeune école musicale française est singulièrement vivace et novatrice et qu'elle se dégage de plus en plus des éléments germaniques pour redevenir très nettement originale. L'école russe répudie très catégoriquement l'esprit germanique. Les Scandinaves sont restés fidèles à leurs sources nationales ; les Italiens cherchent ; les Espagnols en font autant. Alors ?

Hans de Bulow avait pu dire, il y a une vingtaine d'années, que la meilleure musique allemande se faisait alors à Paris. Aujourd'hui, il dirait peut-être que la plus mauvaise musique se fait à Berlin.

**M. L. de La Laurencie**

Issue du mouvement romantique, l'influence exercée en France par la musique allemande a été profonde.

Elle a agi à la fois sur nos compositeurs et sur le public, supplantant chez les uns comme chez l'autre la passion de l'italianisme. La plupart des musiciens français nourris du lait allemand s'inspirèrent plus ou moins directement des modèles laissés par les maîtres classiques d'outre-Rhin; néanmoins, l'imitation et le pastiche, s'il y en eut, restèrent toujours chez eux une maladie de jeunesse vite dissipée à l'âge de maturité. En suivant les traces de Bach, d'Haendel, de Beethoven, de Weber, de Schumann et de Wagner, les musiciens français s'attachèrent surtout à pénétrer les procédés techniques réalisés à l'étranger; ils ne retinrent des œuvres allemandes que l'extériorité formelle. L'apparition du wagnérisme, en qui tout le germanisme se résume, provoqua chez nous une vive agitation. On ne tarda pas à se ruer dans le sillage majestueux du maître de Bayreuth, et un fétichisme que certains trouvaient redoutable éleva l'Idole sur un piédestal prodigieux.

L'influence de la musique allemande décline-t-elle? De nombreux symptômes le laissent croire. Le conflit se rouvre de nouveau entre l'idéal artistique latin et l'idéal artistique germanique. A vrai dire, ce conflit ne comporte aucune solution pratique, car nous manquons de critérium objectif pour l'élucider. Selon qu'on inclinera vers telle ou telle philosophie, selon qu'on accordera la prééminence à la science positive, à la raison ou à la foi religieuse et à l'art proprement dit, la question demeurera pendante. Aussi bien ne s'agit-il point de la résoudre, mais de constater des faits.

Or, les faits prouvent qu'une réaction se manifeste contre l'influence allemande. Cette réaction, lente il y a quelques années, semble s'assurer aujourd'hui et prendre une allure plus accusée. On sait que l'engouement pour la musique allemande atteignait jadis de telles proportions que toute pièce non signée d'un nom germanique recevait un accueil décourageant. La fondation de la *Société Nationale* en 1871 par Bussine et Saint-Saëns fut la première protestation de « l'Ars gallica » contre les empiétements du germanisme musical.

Actuellement, l'esthétique wagnérienne, longtemps considérée comme un évangile intangible, est battue en brèche de divers côtés. On constate qu'elle renferme vraiment trop de postulats et de métaphores. Notre esprit analytique et la prédominance qu'instinctivement nous attribuons à l'élément intellectuel sur l'élément émotionnel prend à nouveau position en face de l'esprit synthétique des Allemands sans cesse entraîné en de tumultueuses et larges poussées expressives. Les Allemands compliquent en élargissant; nous simplifions en condensant, et M. Mithouard a fort justement signalé la tendance de notre art à devenir classique, dans le sens large du mot, c'est-à-dire à élaguer tout élément inutile à son but, à se cristalliser dans des formes définies issues de la loi du moindre effort.

L'art wagnérien s'exagère en Allemagne des conceptions un peu extra-musicales de la *Programm Musik* et nous voyons Richard Strauss pousser le système à ses plus extrêmes conséquences. En même temps les détracteurs de Wagner apparaissent un peu partout, les uns condamnant en bloc toute son œuvre avec une exagération évidente, les autres s'attaquant plus spécialement à ses écrits théoriques et découvrant la paille dans l'acier de l'épée de Siegfried. Qu'il nous suffise de citer les noms de Nordau, de Newmann, de Tolstoï, de Max Graf, de Seidl et de Jean Hubert.

D'un autre côté, l'école franckiste nous a donné une pléiade de compositeurs chez lesquels s'affirme de plus en plus une complète indépendance. Si Vincent d'Indy, dans son *Fervaal*, a adopté l'esthétique du drame lyrique édifiée par Wagner, sa musique n'en demeure pas moins fort peu wagnérienne. *L'Etranger* semble une œuvre de transition où l'influence allemande s'affaiblit encore davantage. M. Massenet ne fut jamais qu'un wagnérien approximatif. De même la *Louise* de Charpentier ne se peut comparer à aucun type germanique, pas plus que les drames de M. Bruneau. Enfin, M. Debussy avec son *Pelléas* nous apporte un spécimen

de drame lyrique qui s'éloigne autant qu'il est possible du système esthétique du maître de Bayreuth.

Il semble donc que nous avons cessé de prendre notre mot d'ordre de l'autre côté des Vosges. Partout, en France, les musiciens s'appliquent aux problèmes rythmiques et tonaux avec une audace et une acuité que les pédagogues d'outre-Rhin ne comprennent pas. Nous avons appris à discerner leurs procédés de composition et d'instrumentation, à analyser cette sonorité allemande si grasse parfois qu'elle tourne à l'obésité, et que nous lui trouvons un aspect un tant soit peu bourgeois.

De même, la conception du drame lyrique évolue, se libère de ses servitudes romantiques, devient plus foncièrement humaine. De nouvelles combinaisons s'imaginent, l'architecture sonore découvre de nouveaux types à construire, l'océan harmonique s'explore toujours plus profondément, avec plus de logique, de clarté et de subtilité. Nous sommes en train de suivre le conseil de Nietzsche et de « méditerraniser la musique ».



### M. Jean Marnold

L'histoire de la musique s'est déroulée, durant une dizaine de siècles et jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> dans les différentes contrées de notre Europe occidentale. Les époques mémorables et les faits les plus importants de son évolution se rencontrent, alternativement ou simultanément, en Italie, en France et en Allemagne. Au point de vue purement musical, il s'ensuit que la réalité d'influences authentiquement « nationales » est devenue à peu près illusoire, ou ne répond plus qu'à quelque chose d'extrêmement imprécis. Depuis trop longtemps une même langue sonore, comprise et parlée en des pays divers, s'est formée, se transforme et s'affine par une opération réciproque et commune. Toutefois, si l'on veut entendre, par influence « allemande », les effets de ce qui nous vint de l'Allemagne sans rechercher d'où celle-ci le tenait, on constate que la principale — et

certes la plus féconde — influence allemande, qui se soit imposée aux meilleurs musiciens de la seconde moitié du dernier siècle, a été celle de *Bach*. Pendant environ quatre-vingts ans, l'œuvre du vieux maître demeura inédit et oublié. Haydn et Mozart l'ignorèrent quasi totalement. Beethoven n'en connut qu'une infime partie. Le plus clair de la gloire de Mendelssohn est de l'avoir révélé au monde, vers 1830. De récentes productions nous montrent cette influence décidément assimilée. Une polyphonie libérée, des conquêtes plus spécialement harmoniques (*Pelléas et Mélisande*) inaugurent même une phase nouvelle du développement de l'art musical.

Les deux autres influences « allemandes » paraissent avoir été celles de Schumann et de Wagner. L'influence de Schumann fut surtout d'ordre sentimental, et « sentimental » dans la pire acception du mot. Elle subsiste encore à l'heure qu'il est, pour la joie des jeunes personnes et les délices rétrospectives de leurs mœurs, parmi la meilleure « musique de salon » et conserve aussi le secret d'exciter la verve lymphatique de quelques professeurs en mal de « musique de chambre » ou de « mélodies ». Je parle ici, bien entendu, non pas de la musique de Schumann, mais de l'influence de Schumann. Le succès de Wagner au théâtre est très analogue à celui que Rossini y obtint jadis. Son ascendant, désastreux dans sa propre patrie, se confirma néfaste à tous ceux qui s'y soumièrent aveuglément. Chez nous, l'influence musicale de Wagner fut heureusement plus apparente que réelle. Saint-Saëns, Franck et Fauré y échappèrent complètement. Chez V. d'Indy, elle n'existe qu'à l'état de tendance superficielle. Elle disparaît avec Claude Debussy. Les plus brillants météores ne sont pas toujours ceux dont l'influence positive est la plus sûre. L'action de Wagner s'exerça surtout sur le grand public. En annexant la symphonie à l'opéra, Wagner a été pour la « musique pure » ce que M. Camille Flammarion fut pour l'astronomie : un admirable *vulgarisateur*.

Aujourd'hui, la musique allemande se survit dans une

agonie lamentable. Elle râle doucement sous le chloroforme néo-classique Mendelssohn-Brahms, ou stupéfiée de morphine romantico-wagnérienne. Bien loin qu'il soit possible de parler de son influence actuelle dans notre pays, le *seul* compositeur intéressant qu'elle possède encore, Richard Strauss, se réclame ouvertement de Berlioz, « le moins musicien » des musiciens français. Néanmoins, depuis une trentaine d'années, il semble bien qu'un commerce plus étroit avec nos voisins ait généralisé chez nous le goût de la musique pure et stimulé la vogue de nombreux concerts symphoniques. D'autre part, en ce qui concerne l'étude de l'histoire musicale et ses conséquences pour la critique, l'analyse et la démonstration expérimentale des propriétés constitutives du son (Helmholtz), l'influence allemande fut et reste aussi légitime que précieuse, — à condition pourtant de ne pas s'y abandonner les yeux fermés, de contrôler avec soin, spécialement chez les historiens, l'exactitude de conclusions faussées souvent par une inconsciente partialité nationale.



### M. Gustave Robert

Nous avons été longtemps — et la masse l'est peut-être encore — en admiration convenue devant tout ce qui, en fait de musique, nous arrivait d'Allemagne. C'était comme par un dernier reflet de l'admirable période d'Haydn-Mozart-Beethoven. Tous les professeurs allemands étaient parfaits ; tous les chefs d'orchestre sans comparaison possible ; et quant à la musique... je frémis en songeant aux générations de jeunes filles qu'on a disciplinées à coup de mortelles sonates. Mais ces sonates étaient de descendance classique et elles étaient imprimées dans l'une des éditions populaires de Leipzig. En ce sens-là, il y a bien eu et il y a encore une influence allemande en musique.

Mais à un point de vue plus spécialement artistique y a-t-il vraiment, abstraction faite des classiques de l'en-

seignement, « une influence » allemande ? Sans doute, Liszt n'a pas été sans action sur nos compositions de poèmes symphoniques. Sans doute, avons-nous entendu jusqu'à l'obsession des imitations wagnériennes. Mais ce sont là des réactions personnelles; et ce que je ne vois pas c'est « une influence » allemande comme nous avons eu une influence italienne. En voici, du reste, une preuve. L'influence la plus véritablement allemande de ces dernières années est sans contredit celle de Brahms. Brahms a déteint sur tous les nouveaux compositeurs allemands même sur ceux qui paraissent s'en séparer le plus violemment. Or, Brahms n'a eu que peu ou pas d'action sur nos musiciens.

Et même, lorsqu'on y réfléchit bien, cette diffusion wagnérienne qui paraît écrasante a-t-elle été aussi universelle qu'il semblerait ? Assurément nous avons été saturés de phrases et de modulations tétralogiques et tristanesques. Assurément, et c'est là une loi générale, aucun des musiciens français (voir russes ou allemands), n'aurait été tel qu'il a été si, dans l'histoire de l'art, la grande physionomie de Wagner n'était pas apparue. Mais ce courant wagnérien a-t-il pénétré si avant dans la moëlle de notre art français ? Dans une génération je prends Saint-Saëns et César Franck : vraiment, sur eux la contagion n'a pas eu grande prise. Plus récemment, on voit bien Vincent d'Indy donner quelques gages en ses premières œuvres, mais comme il s'affranchit en ses dernières ! Il en est de même pour Guy Ropartz. Paul Dukas n'est pas wagnérien dans ses *Symphonies* ; Debussy ne l'est guère dans *Pelléas*. Et Gabriel Fabre, unique pour sa personnelle sobriété de forme, pourrait-on me montrer par quel endroit le courant l'a seulement effleuré ?

Dans un seul ordre de faits une influence allemande a commencé de s'exercer ces derniers temps : dans l'interprétation des maîtres. Nous avons entendu des capellmeisters souvent intéressants, mais souvent discutables aussi. Et il semble que l'opinion commune se soit laissé

captiver par cette liberté d'allures qui marque de la recherche beaucoup plus que de la compréhension. Cependant, ceci sans aucun parti-pris, quel malheur ne serait-ce pas pour l'art si notre interprétation française — non idéalement parfaite, c'est possible, mais si justement prisee par Wagner et tant d'autres grands esprits — venait à se perdre ou même à se dénaturer.

En somme, de continuel échanges, de continuelles réactions existent entre les deux pays. Lourde, trop lourde pour beaucoup, l'influence wagnérienne a paru un instant troubler notre national développement. Mais combien nombreux sont nos musiciens qui, semblables en cela aux jeunes compositeurs russes, ont su se maintenir au milieu du courant wagnérien sans jamais se laisser submerger. Et si, maintenant que le soleil de Bayreuth est en déclin, aucune autre influence allemande ne se fait sentir sur l'orientation de l'art musical, c'est pour cette simple raison : que nous avons une jeune école symphonique comme peut-être aucun autre pays n'en possède en ce moment.



### M. Romain-Rolland

Je ne crois guère à la *suprématie mondiale*, en notre temps, de l'esprit d'une nation. Il y a plus d'un demi-siècle déjà, Goethe disait à Eckermann (en 1827) : « La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle (*Weltliteratur*) est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps ». — Ce temps est aujourd'hui bien proche. Les relations sont devenues si rapides et si étroites entre les penseurs, les artistes, et même le public de tous les pays, qu'il se fait un constant échange, entre tous, des qualités et des défauts de tous. Il serait aussi facile de montrer dans la littérature et la musique allemandes contemporaines, l'influence de la littérature et de la musique françaises, que dans celles-ci l'influence de celles-là. En somme, la grande *suprématie mondiale* aujourd'hui

est celle des personnalités, et non pas des nations. Or, on se tromperait fort, en croyant que les génies sont les représentants les plus fidèles et les plus expressifs des nations dont ils sont sortis. Ils sont le plus souvent en opposition avec elles. C'était l'erreur de la critique de Taine de juger, par exemple, de la Hollande d'après Rembrandt, qui y est justement une exception. Et l'on ne se tromperait pas moins, en jugeant de l'Allemagne musicale d'après Wagner, qui ne cessa de la combattre ou d'après Beethoven, — qui d'ailleurs était flamand (par son grand-père). — Ce sont les grands hommes moyens, (si l'on peut risquer cette expression contradictoire), qui représentent une nation; et le type, dans la musique allemande, c'est Brahms. Brahms a eu une influence minime, presque nulle, en France.

Si d'ailleurs une nation pouvait prétendre encore à une suprématie d'esprit, (ce que je ne crois pas, je le répète; car il s'est fait entre toutes une sorte de nivellement d'esprit, de mélange européen), je ne pense pas que l'Allemagne serait parfaitement armée en ce moment pour l'exercer.

Pour qu'il y eût suprématie d'esprit, il faudrait qu'il y eût d'abord un esprit en littérature et en art. Et l'on ne peut parler de l'esprit d'une nation, quand on ne peut sentir en elle un idéal commun, une œuvre à laquelle tous concourent, ou, à défaut de cette entente universelle, l'effort des meilleurs de ce peuple pour accomplir une tâche dont ils ont une vue claire. Il y a eu un esprit germanique en littérature, de Lessing à Goethe. Il y a eu un idéal germanique dans la pensée de Wagner, (sinon de son époque artistique). Mais l'esprit qui règne dans la littérature et la philosophie allemandes d'aujourd'hui semble être un esprit hétérogène, fait de scandinave, de français, d'anglais, de russe, et d'allemand, un esprit qui se renie lui-même, qui a honte de son passé classique, un esprit pénétré de fortes influences sémitiques, ces influences si puissantes à Berlin (plus encore que dans toute autre capitale d'Europe). En musique,

le Hongrois Liszt et le Français Berlioz ont peut-être plus d'influence sur les jeunes compositeurs que Wagner. Et le résultat est médiocre. Jamais l'ensemble de la production musicale de l'Allemagne n'a été plus pauvre. A la vérité, il s'en détache un homme, qui me semble le mieux doué de tous les musiciens contemporains : Richard Strauss ; mais il est jeune ; malgré ses éclatants débuts, son avenir est encore incertain ; et il est unique. La France compte, à mon sens, beaucoup plus de talents musicaux. Au reste, elle regorge, en ce moment, de talents en tout genre. Il est vrai qu'elle manque de génies. Mais le génie est rare en Europe. Je ne vois guère que Ibsen et Tolstoï qui méritent ce nom. Et, à défaut de génies, c'est une grande supériorité d'avoir, en musique, une école aussi vivante et aussi distinguée que l'école française. Je la trouve, dans l'ensemble, supérieure à toutes les autres écoles musicales de l'Europe, même à l'école allemande.

Je suis convaincu que le sentiment musical a beaucoup baissé en Allemagne depuis la victoire. D'abord, la source de la grande musique allemande, son idéalisme profond, s'est tarie dans la nation ; un nouvel esprit, pratique, ironique, et jouisseur, a pris sa place. Puis il se produit sans doute une fatigue bien naturelle, après la surproduction merveilleuse de la musique allemande depuis un siècle. Quoi qu'il en soit, la décadence (momentanée ou durable ? je ne sais) est certaine. Elle n'est pas seulement sensible dans la production artistique, mais dans le goût public. J'ai souvent été frappé, dans mes voyages en Allemagne, du succès scandaleux de certaines œuvres musicales vraiment honteuses, italiennes ou allemandes. Je n'ai pas été moins blessé par le manque de conscience artistique que révèlent certaines grandes exécutions musicales, ou représentations dites « modèles », à Munich, à Francfort, à Berlin, même à Dresde et à Vienne. Je ne crois pas que cela eût été possible il y a cinquante ans.

Malgré tout, l'Allemagne ne peut perdre de longtemps

sa supériorité (je ne dis pas : sa suprématie) musicale. Elle a, sur ce terrain, une avance trop grande sur les autres nations. Voici plusieurs siècles que la musique fait partie de l'instruction générale de la nation. Elle est devenue une partie de son être moral. L'Allemagne est une nation musicale. La France ne l'est pas, ou ne l'est plus. Elle le fut au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Elle a laissé s'éteindre l'éducation musicale dans la nation, tandis que l'Allemagne la cultivait passionnément, presque religieusement. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que chacun sait : l'universelle diffusion de la musique dans toute la nation allemande, dans toutes les classes de la nation ; sa place dans les Universités, dans la vie quotidienne, dans les cérémonies publiques ; ces vastes salles de concert et ces théâtres de musique élevés dans toutes les villes ; ces fêtes musicales, ces exécutions solennelles de Bach et de Beethoven auxquelles prend part, dans l'orchestre et dans les chœurs, la bourgeoisie, les dames, la société de la ville ; ces grands bains de musique, où se retrempe constamment la nation allemande. On ne trouverait rien de semblable nulle part ailleurs, et il y a tout profit pour nous-mêmes, Français, à y aller puiser une force nouvelle, à faire de temps en temps en Allemagne une cure de musique. C'est d'une bonne hygiène ; et il n'y a point de risque que nous revenions de là moins Français. D'une façon générale, il n'y a aucun danger pour un peuple aussi vigoureux et aussi individuel que le nôtre, à s'enrichir de toutes les influences étrangères. Notre personnalité est trop forte et formée depuis trop de siècles, pour courir aucun risque de se perdre. C'est là une pusillanimité indigne de nous, et qui sied seulement à des peuples adolescents. La France s'est constamment renouvelée par les influences étrangères, même aux plus grands siècles de son histoire ; et les influences du Nord ne sont pas plus redoutables pour nous qu'autrefois les influences du midi. Il n'est pas exact de dire que les Espagnols et les Italiens sont moins dangereux à imiter pour nous, parce que nous sommes un peuple latin. Nous ne som-

mes ni latins, ni germaniques; nous sommes formés de toutes les races. Notre nation est le plus riche mélange de l'Europe, et c'est là sa grandeur; de là vient son équilibre harmonieux, et son universalité. D'autres peuples, pour fortifier leur personnalité, ont besoin de la fermer au reste du monde. La nôtre sera toujours plus forte, en s'ouvrant plus largement à tout. Plus nous serons Européens, plus nous serons nous-mêmes. — Goethe, dont je rappelais tout à l'heure un mot, écrivait en 1829 au comte Reinhard;

« Si je ne me trompe, ce sont les Français qui tireront les plus grands avantages de cet immense mouvement de *la littérature universelle*; ce sont eux qui gagneront le plus pour l'étendue du coup d'œil; ils ont déjà le pressentiment que leur littérature exercera sur l'Europe l'influence qu'elle avait déjà conquise au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; cette fois, l'influence sera exercée par des idées plus hautes. »



## VII. — L'INFLUENCE ALLEMANDE HORS DE FRANCE

### Mr. William Archer

(Londres)

Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre questionnaire. La vérité est que je n'ai rien à dire d'intéressant. Tout en étant très loin d'admettre quelque prétention à une « suprématie mondiale » de la part de l'Allemagne, je voudrais que l'exemple donné par l'Allemagne au point de vue de la vigueur intellectuelle et de l'excellence des méthodes soit plus suivi en Angleterre qu'il ne l'est en réalité.



### M. Jacques Bardoux

Je suis trop insuffisamment préparé par mes études personnelles, pour pouvoir répondre à votre intérêt.

sante demande par une déposition qui ait tant soit peu de valeur. Sans doute, je constate que la pensée française subit moins l'influence allemande. Mais cette baisse est-elle due à un ralentissement dans la vie intellectuelle d'un peuple, dont toutes les énergies sont tendues vers le développement commercial et industriel, dont tous les efforts sont contrôlés par une autorité impériale, singulièrement absolue et intolérante? S'explique-t-elle, au contraire, par le fait que nous nous sommes bornés à emprunter à nos voisins une méthode scientifique, et qu'après en avoir appris le maniement nous n'avons plus eu d'intérêt à prolonger notre stage chez les Universitaires d'outre-Rhin?

Je l'ignore.

Il importe, en tout cas, de remarquer que nous n'en continuons pas moins, — conformément aux traditions de notre histoire et aux caractères de notre race, — à pratiquer largement l'hospitalité intellectuelle. Mais nous semblons réserver la meilleure part de nos faveurs aux romanciers russes et italiens, aux philosophes anglais et américains.

Tous les caractères de la France républicaine, — l'intensité des luttes politiques, l'affaiblissement de l'autorité administrative, l'épanouissement de l'idée d'association sous toutes ses formes, le caractère chaque jour plus social de la littérature et de la législation, l'importance croissante des questions coloniales, — tous ces signes précurseurs d'une évolution dont il est trop tôt pour prévoir les conséquences, tendent à nous rapprocher des démocraties anglo-saxonnes ou italiennes, et à nous éloigner des empires militaires et hiérarchisés, où l'autorité dicte sa volonté, dans un langage archaïque, aux formules féodales, pleines du cliquetis des armures et des sonneries de cloches. Plus le mouvement démocratique s'étendra, moins l'influence exercée par les nations les unes sur les autres sera purement littéraire ou philosophique. Tel génie isolé, un Tolstoï, par exemple, connaîtra toujours les joies d'une popu-

larité mondiale. Mais une race étrangère ne pourra exercer d'influence sur le personnel dirigeant, d'une autre contrée, — singulièrement plus nombreux et moins cultivé qu'au temps des aristocraties restreintes, — que si la similitude des mœurs, des institutions politiques, et des tendances sociales a préparé le terrain où germeront les sympathies littéraires ou philosophiques.

Je n'en veux d'autre preuve que l'histoire de l'influence allemande en Angleterre dans ces cinquante dernières années.

Malgré le souvenir des luttes entreprises en commun contre la Révolution Française et Napoléon I<sup>er</sup> ; malgré l'action de Goethe et de Hegel sur des écrivains comme Coleridge, Stirling et Carlyle, l'opinion publique anglaise, aux environs de 1860, n'avait aucun goût pour les idées et les œuvres allemandes, et, en revanche, beaucoup de méfiance pour les ambitions prussiennes. Il fallut toute l'autorité de la reine Victoria, gagnée à la cause de l'unité allemande par amour pour son mari disparu, toute l'énergie des Libéraux, partisans de la politique de non-intervention, pour empêcher le Parlement Britannique de s'interposer dans les conflits entre la Prusse, les Polonais révoltés et plus tard le Danemark. En 1890, au contraire, l'influence allemande était toute puissante de l'autre côté de la Manche. Les journaux ne contenaient que des allusions désobligeantes pour la victime de 1870. Les théâtres et les libraires réservaient la plus large part de leurs faveurs aux produits germaniques. Les théories philosophiques et les systèmes économiques d'outre-Rhin occupaient, dans les programmes universitaires, toute la place réservée à l'histoire des pensées étrangères. Les étudiants se réunissaient souvent pour commenter des ouvrages ou écouter des chants allemands. Maîtres et élèves allaient volontiers perfectionner leurs méthodes et compléter leurs études, par des séjours prolongés à Berlin, à Munich ou à Dresde. Tous les efforts artistiques et scientifiques, coloniaux et politiques de la pensée et de l'énergie françaises étaient ignorés ou incompris.

Cette hégémonie allemande était-elle due à l'action personnelle de tel littérateur ou de tel philosophe dont les œuvres ou les idées auraient été importées avec succès et analysées avec enthousiasme ? Nullement. Elle ne s'expliquait que par des causes politiques et sociales. Il y avait entre les efforts de la nation allemande, pour grouper toutes les monarchies de même race et de même langue, en un empire fédéral, appuyé sur une armée de premier ordre, servi par les ressources d'une activité économique croissante, et les ambitions impérialistes de l'opinion anglaise, inquiète de ses crises commerciales, soucieuse de développer ses forces militaires, — une étrange et étroite concordance. Les tendances politiques et sociales des deux pays étaient identiques. Dès lors, les liens de sympathie et les rapports intellectuels ne pouvaient que se resserrer.

Aujourd'hui, l'influence allemande semble subir une éclipse peut-être passagère, en tout cas réelle.

Les peintres et les auteurs dramatiques français ont pu reconquérir Londres, inonder les salles de l'exposition et remplir les affiches théâtrales. Les Universités anglaises ont renoué avec les nôtres de lointaines traditions d'amitié. Les revues et les journaux d'outre-Manche consacrent des articles sympathiques à l'évolution sociale de notre littérature, aux transformations de nos écoles artistiques, à l'organisation de notre enseignement, au développement de nos colonies. Tout ce que l'influence française a regagné en Angleterre, elle l'a enlevé à l'Allemagne. Des organes importants et d'opinions différentes, comme la *National Review* et le *Speaker* n'ont-ils pas organisé, depuis quelque temps déjà, une campagne en faveur d'une entente avec la Russie et la France contre leurs amis d'autrefois ?

Cette volte-face ne s'explique pas par des causes philosophiques ou littéraires, mais par des raisons politiques et sociales. La rivalité commerciale et industrielle des deux nations germanique et anglo-saxonne ; le pouvoir chaque jour plus personnel de son Empereur autoritaire

et nerveux ; la campagne des injures systématiquement organisée par les journaux allemands, vertueusement indiquée par une application nouvelle du droit du plus fort, qu'ils invoquaient jadis contre les Hanovriens, les Danois, les Alsaciens et les Polonais ; l'autorité croissante de la France, dans les débats diplomatiques, grâce à l'alliance russe, aux sympathies américaines, italiennes et espagnoles ; tels sont quelques-uns des événements qui ont battu en brèche, de l'autre côté de la Manche, l'influence allemande.

Je ne suis pas assez versé dans l'art de la prophétie, ni dans les secrets de la chancellerie, pour pouvoir déterminer la durée probable et les conséquences politiques de cette éclipse. Il importait, en tout cas, de la signaler ; et je vous remercie, Monsieur, de m'en avoir si aimablement donné l'occasion.



### Mr. J. E. C. Bodley

J'ai déjà anticipé votre questionnaire dans mon livre *La France* (Paris, Guillaumin et C<sup>o</sup>, 1901) où je relève les passages suivants, dans les pages que j'ai consacrées à ce sujet.

« Au seuil du xx<sup>e</sup> siècle, » dis-je « il y a deux familles de l'espèce humaine — les Anglo-Saxons et les Français — dont les œuvres et l'expérience, dans l'ordre politique et social, sont d'un intérêt supérieur pour les historiens, les hommes d'Etat et les philosophes. » Après avoir jeté un coup d'œil sur la position et l'influence des Italiens, des Russes, des Autrichiens, etc., je continue : — « L'Allemagne, qui marche avec l'Angleterre et la France au premier rang de la civilisation, ne captive pas l'attention du monde comme le font la nation française et la race anglaise. » La page où je développe cette thèse est trop longue pour que je la cite entièrement. Je ne vous soumetts donc que le passage qui suit, comme réponse à votre question principale : — « La supériorité des Allemands dans les armes, dans le commerce, dans la science et

dans la sociologie, pour ne rien dire de leur mainmise sur les couronnes de l'Europe, ferait supposer que leur vie nationale, leurs mœurs et leurs institutions mériteraient, de la part des autres peuples civilisés, un intérêt aussi vif que celui qu'inspirent aux étrangers les mêmes phénomènes chez les Français. Nous n'avons pas besoin de démontrer qu'il n'en est pas ainsi. Nous pouvons cependant signaler un petit trait superficiel, qui en est un témoignage. Les Anglais sont de race germanique, et les rapports de l'Angleterre et de l'Allemagne sont intimes et multiples. Mais dans les milieux cultivés de Londres, sur vingt personnes questionnées à l'improviste, dix-neuf seraient en mesure de nommer une douzaine d'écrivains français d'aujourd'hui, et pas une ne pourrait citer six auteurs allemands contemporains.

... Si l'Allemagne n'excite pas l'attention du monde extérieur au même degré que la France et l'Angleterre, c'est sans doute, en partie, parce que les Allemands sont affligés d'une langue difficile à apprendre, qu'ils délaissent eux-mêmes volontiers pour d'autres plus pratiques. Par cette faculté de répudier ce qui est indigène, ils semblent avertir le monde qu'il n'y a que leurs exportations qui soient dignes d'attention.... Il n'entre pas dans mon intention de démontrer que la France et les Français nous intéressent, tandis que les Allemands, nos cousins et nos concurrents, nous sont presque indifférents. Tous les peuples civilisés portent leurs regards sur la France et sur le mouvement de l'humanité qui se déroule dans ses frontières... » etc., etc. (*La France*, livre I, ch. 1). Dans tout cela, je n'ai rien à modifier.



### M. Xavier de Carvalho

Je suis Portugais, mais après le Portugal, c'est la France le pays que j'aime le plus, car j'habite depuis dix-huit ans cet éblouissant et glorieux Paris où j'ai éduqué mon esprit, où j'ai formé mon caractère et où je me suis créé un foyer. La France, c'est ma deuxième patrie et

c'est aussi intellectuellement la patrie de tous les Portugais et de tous les Brésiliens. Nous n'étudions que par des livres français, nous ne lisons que vos auteurs et les théâtres de Lisbonne et Porto ainsi que ceux de Rio de Janeiro ne jouent que des traductions de Dumas, Hugo, Augier, Coppée, Sardou, etc. Les lettres allemandes n'ont presque aucune influence chez les peuples de langue portugaise. Hors quelques universitaires, des personnalités en vue du monde savant, une demi-douzaine d'écrivains coloniaux et autre demi-douzaine de littérateurs qui savent l'allemand, nous n'avons pas accordé jusqu'aujourd'hui une attention très grande à la culture germanique. Les cours d'allemand sont malheureusement peu fréquentés. Et on lit les auteurs allemands... dans les traductions françaises.

Au Brésil, les Allemands ont colonisé les contrées du sud, les états de Santa Catharina, Parana et Rio Grande du Sud. Dans ces trois provinces, d'un climat si doux, comme celui de Nice, existe une colonie de 200 à 300 mille Allemands. Mais les fils de ces travailleurs pacifiques et intelligents deviennent plus tard Brésiliens très patriotes, parlent le portugais et sont des éléments les plus puissants de la prospérité de tout le sud de Brésil. Au point de vue commercial, l'Allemagne devient de plus en plus prépondérante au Brésil au détriment du commerce français et anglais.

Mais les commis voyageurs de Hambourg ne pourront jamais se féliciter d'avoir un ascendant chez nous, parce que l'influence intellectuelle de Paris est énorme.

Où, nous aimons Wagner, le plus grand génie musical du siècle, nous admirons le puissant cerveau d'un Goethe, d'un Schopenhauer, d'un Büchner, d'un Herder, d'un Schiller, d'un Jean-Paul Richter, d'un Karl Marx, d'un Nietzsche, d'un Ernest Hæckel, mais notre esprit est plus ouvert aux conceptions latines et c'est le génie français qu'admirent les peuples de langue portugaise.

★  
**Mr. W. L. Courtney**Directeur de la *Fortnightly Review*  
(Londres)

Au sujet de vos deux questions sur l'influence de l'Allemagne en Angleterre, je vous dirai que, si elle n'est pas tout à fait aussi grande qu'il y a un quart de siècle, elle est cependant très forte et probablement plus grande que celle de tout autre pays étranger. Intellectuellement l'influence allemande est encore souveraine en philosophie (malgré les divagations de Nietzsche) et, à un moindre degré, en esthétique et en théorie politique. Il en est de même en grande partie en histoire. C'est autre chose de savoir si cette influence durera, mais l'admirable organisation de tout l'enseignement supérieur en Allemagne assurera encore longtemps ici la prédominance de l'esprit allemand. Il serait facile de développer ces points en détail, mais je suppose que vous ne tenez qu'à de grandes généralités.

Néanmoins, l'attitude de l'Allemagne à l'égard de l'Angleterre pendant la récente guerre contre les Boërs a indubitablement occasionné un changement dans l'opinion anglaise. Quelques-uns d'entre nous reconnaissent que notre véritable rivale sur le continent n'est ni la France, ni la Russie, mais l'Allemagne à cause de son développement commercial, et de ses tentatives de se créer une marine. Un rapprochement vers la Double-Alliance — c'est-à-dire une entente sympathique avec la France et la Russie — commence sans doute à inspirer notre politique extérieure. Mais il faudra encore longtemps pour que cette évolution politique se fasse sentir dans nos relations officielles avec les grandes puissances. Il n'y a pas de raison de croire que Mr. Balfour se déporte de cette attitude amicale à l'égard de l'Allemagne qui était la caractéristique de la politique de lord Salisbury. Pour des raisons dynastiques, les relations amicales qui existent entre notre famille régnante et celle d'Allemagne évite-

ront toute rupture ouverte. Mais de nombreux penseurs reconnaissent que l'Allemagne est notre véritable ennemie, que la France et la Russie sont nos véritables amis. Le levain de la défiance vis-à-vis l'Allemagne fait son œuvre, mais lentement.



### M. Ruben Dario

Etant tout enfant, là-bas dans mon pays natal, au Nicaragua, j'ai souvenir d'avoir eu, pour la première fois, la sensation de l'influence allemande, grâce à une certaine affaire Eissenstuck : le petit port de Corinto menacé par les canons des navires de guerre allemands. Ce ne fut que beaucoup plus tard que je lus la *Critique de la raison pure*...

Après avoir parcouru presque toute l'Amérique Espagnole et avoir résidé quelque temps dans les différentes républiques, je crois pouvoir affirmer que les idées allemandes n'ont pas trouvé un bon terrain sur notre continent. A mesure que la civilisation a fait des progrès, la pensée naissante a cherché ses voies, dans les tâtonnements d'une recherche ardente et enthousiaste. Au point de vue philosophique et moral, on a suivi pendant quelques années l'ancien sillon espagnol. Mais une tendance continue vers le progrès a fait que chaque mouvement des idées en Europe a eu chez nous sa répercussion. Les « idées ancestrales », comme les appelle M. Paul Adam, ont surtout fructifié; la sève mentale latine est restée indestructible, malgré le voisinage du puissant élément barbare.

Toute grande voix humaine s'est fait entendre là-bas par l'organe de la France. L'Amérique latine, depuis la Révolution, voit dans la France sa véritable mère patrie.

Lorsqu'une sorte de mouvement philosophique fut causé en Espagne par un médiocre professeur allemand, du reste peu estimé dans son pays, — j'ai nommé Krausse, — la contagion ne passa pas l'Atlantique et l'Amérique Espagnole en fut garantie. Par contre, Auguste Comte y rencontra de grandes sympathies et sa doctrine y trouva

des disciples et des apôtres. Si aujourd'hui Nietzsche a une certaine influence intellectuelle, c'est seulement depuis qu'il a passé par la France.

Certainement, une partie de la jeunesse hispano-américaine a fait son éducation en Allemagne, et y a beaucoup gagné au point de vue professionnel. Nous avons le médecin qui garde sur le visage la balafre des stupides duels d'étudiants et qui souffre d'une dilatation d'estomac causée par les brutales et obligatoires beuveries nationales. Mais dans les milieux intellectuels, les regards ne se tournent ni vers Berlin, ni vers Bonn, mais vers Paris. Et même quelques-uns de nos meilleurs esprits qui, par descendance et par culture, ont plus d'un point de contact avec les Allemands, — comme le Dr Bunge, de la République Argentine, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'*Education*, le colombien Perez Triana et le centro-américain Ramon Salazar, — dénotent, volontairement ou non, par la logique et la clarté de leur style, l'influence des penseurs et des écrivains français.

Le Chili est peut-être le seul pays de l'Amérique Espagnole où l'esprit allemand ait fait quelque conquête. De Ventura Marin à Valentin Lételier, les études philosophiques ont fait un pas énorme, depuis l'école catholico-scolastique espagnole jusqu'à l'enseignement moderne universitaire allemand. En somme, après les doctrines d'un Lastarria, je ne crois pas que les idées de M. Lételier, qui représente le plus les tendances germaniques au Chili, aient beaucoup d'influence sur ses compatriotes.

Les victoires allemandes sur la France ont causé naturellement dans ces pays nouveaux un accroissement du militarisme. La devise chilienne paraît, c'est certain, avoir été conçue par Bismarck : *Por la razon o la fuerza* (1).

Dans chaque petite république, il y a eu un petit conquérant qui voulait faire de son pays une petite Prusse. Le résultat du progrès a été l'importation de

(1) Par la raison ou la force.

l'instructeur allemand, du casque à pointe et du pas gymnastique martial. Dans certains gouvernements s'est implantée une morale à l'usage des tyrans. Mais ces gouvernements sont tombés, tombent ou tomberont bientôt sous l'impulsion de la pensée nouvelle, de la meilleure culture et de la dignité humaine. Les Sud-Américains qui méditent sur la vraie grandeur des peuples, les hommes de bonne volonté, ne se font pas d'illusion sur la vertu et sur la grandeur de l'âme allemande. On connaît les célèbres vers de Arndt :

*Deutsche Freiheit, Deutscher Gott,  
Deutsche Glaube, ohne Spott,  
Deutsches Herz und Deutscher Stahl  
Sind vier Helden allzumal.*

Et nous savons que la liberté des Allemands est telle qu'il n'y a pour ainsi dire pas de jour sans un procès de lèse-majesté; que le Dieu des Allemands n'est autre que le Dieu biblique des armées, leur protecteur à Sedan; que leur bonne foi sans raillerie, Jules Favre sut ce qu'elle valait par le Chancelier de fer, comme Paris assiégé, l'apprit par Wagner; et que l'acier allemand coûte très cher aux pauvres nations militarisées de l'Amérique Espagnole qui ont le malheur d'avoir un agent de la maison Krupp.



### M. Henry-D. Davray

La pensée anglaise contemporaine ne procède nullement de la pensée allemande.

Depuis l'époque où Carlyle était plus Teuton que le kaiser n'est Allemand, on ne trouve plus dans la littérature anglaise que des traces insignifiantes d'influence allemande. La culture germanique ne semble pas avoir séduit la jeunesse anglaise en dehors de quelques cas isolés. Quant à Nietzsche, une traduction complète de ses œuvres est en cours de publication, sans que les volumes parus aient suscité une bien vive curiosité. D'une manière générale, l'Anglais, *the average Englishman*,

n'éprouve pas la moindre sympathie pour ce qui vient d'Allemagne et il manifeste une répulsion des plus marquées pour tout le *made in Germany*. Les relations de famille entre Guillaume et son oncle Edouard peuvent être cordiales, il n'en est pas moins vrai qu'il existe entre Anglais et Allemands une rivalité commerciale universelle qui entretient chez ces cousins germaines des sentiments profonds de mépris et d'hostilité — rancune de boutiquiers. Depuis quelques années, on a donné, de côté et d'autre, des preuves indiscutables de cette animosité et il n'est guère vraisemblable que, dans ces conditions, une influence de part ou d'autre soit possible. Demandez à un Anglais ce qu'il pense de la « suprématie mondiale » de l'esprit germanique, et il vous éclatera de rire au nez. Un citoyen des Etats-Unis d'Amérique, un Japonais, un Chinois même en feraient autant, et quel est celui d'entre nous qui ne hausse pas les épaules devant les prétentions anachroniques de Guillaume II ?



### M. Victor Giraud

Professeur à l'Université de Fribourg  
(Suisse)

Les faits dont vous parlez me paraissent des plus exacts.

A mon grand regret, cependant, je ne puis répondre à votre aimable appel. L'Université de Fribourg est essentiellement *internationale* : nous avons, nous autres professeurs français, un grand nombre de collègues allemands; et nous sommes tenus, vous devez le comprendre, à la plus grande réserve en ce qui concerne les jugements publics à formuler sur le compte des nations voisines. Cette réserve, nous l'exigeons des autres; nous devons nous l'imposer à nous-mêmes.

**Mr. Edmund Gosse**

(Londres)

Aujourd'hui l'influence intellectuelle de l'Allemagne en Angleterre est plus faible qu'elle ne l'était il y a cent ans. Il n'y a pas en Angleterre de curiosité à l'égard de la philosophie, de la poésie ou des travaux historiques allemands contemporains. Un Anglais cultivé aurait la plus grande difficulté à nommer cinq auteurs vivants éminents de l'Allemagne.

Un certain nombre de causes ont isolé la pensée anglaise pendant les dix dernières années. Mais de toutes les influences étrangères qui ont agi sur nous celle de la France est *prépondérante*. Nous lisons énormément de livres français; l'attitude française à l'égard de la culture et de la civilisation a des milliers d'adeptes ardents en Angleterre.

De même, des centres intellectuels moins importants attirent notre attention. La Norvège, l'Italie et l'Espagne sont observées avec intérêt. Nous avons un grand penchant pour les romans des Russes modernes et ils nous ont influencés. Mais entre notre vie intellectuelle et esthétique et celle de l'Allemagne il y a un grand abîme. Nous ne savons rien à son sujet et ce que nous en apprenons nous désappointe et nous rebute.

**Mr. Sidney Lee**

(Londres)

Je crains d'être incapable de répondre d'une manière intéressante à votre enquête. Dans le domaine littéraire, le seul dans lequel je sois compétent, je crois que l'influence allemande est faible. Nous sommes en réalité trop insulaires pour accorder à la littérature étrangère l'attention qu'elle mérite souvent.

Les méthodes scientifiques allemandes sont estimées par un petit nombre d'étudiants anglais, mais elles

portent peu de fruit. La plupart des écrivains anglais préfèrent l'élégance du style français à la pesanteur allemande. Les méthodes allemandes ont quelques partisans sérieux, mais je doute que leur nombre augmente.



### Le Comte de Lützow

(Hnatnice, Bohême)

Habitant l'Angleterre pendant la plus grande partie de l'année et passant le reste de mon temps en Bohême, je n'ai jamais écrit qu'en anglais et en tchèque. Je me permets donc de demander l'indulgence de ceux qui liront cet article.

Il est certain que rien ne réussit comme le succès, et j'ai peur d'étonner mes lecteurs si j'affirme que personne peut-être n'a contribué si largement à la diminution de l'influence allemande que le prince de Bismarck. Le traité de Prague de 1866 excluait à tout jamais de l'Allemagne les vastes territoires — s'étendant de la frontière de la Bohême à la mer Adriatique — qui avaient formé une partie de l'ancienne Confédération Germanique. Ces territoires, qui sont presque exclusivement peuplés par des Slaves, avaient reçu un vernis allemand créé artificiellement par le gouvernement autrichien.

La lutte pour l'hégémonie en Allemagne, qui a été commencée sous Frédéric le Grand et qui n'a été définitivement tranchée qu'à la journée de Sadowa, continuait encore, et il était dans l'intérêt du gouvernement autrichien d'appuyer de toute façon l'élément allemand. Comme conséquence naturelle de ce système, on s'efforçait de faire subir à des enfants généralement d'origine slave une éducation absolument allemande. Les universités étaient aussi absolument allemandes.

Cet état continua jusqu'au moment où — il y a à peu près vingt ans — une université nationale fut créée à Prague. Elle a rapidement atteint un niveau intellectuel très élevé et a déjà dépassé de beaucoup l'université allemande qui continue à vivre à Prague. Une école

de philosophie s'est formée à la nouvelle université qui s'occupe peu de philosophie allemande et se base principalement sur l'étude des écrivains français et anglais. Le Dr Masaryck, dont les vues n'ont pas toujours été bien accueillies par ses compatriotes, peut certainement être considéré comme un des philosophes les plus éminents du temps présent.

Une des causes principales des tendances ultra-germaniques du ministère des Affaires étrangères de Vienne est le lien d'intimité qui réunit ce ministère à la presse prussienne. Ce ministère envoie ses communications intimes à la presse prussienne plutôt qu'aux journaux « inspirés » de Vienne. J'ai écrit il y a quelques années deux articles politiques sur les affaires d'Autriche (1) dans le *Nineteenth Century*, revue de Londres bien connue. La presse officielle de Vienne ignore ces articles, mais je trouvai par hasard quelque temps après un numéro de la *Gazette de Cologne*, dans lequel le correspondant « inspiré » essayait de réfuter mes conclusions. Il va sans dire que je n'attachai aucune importance à cet article où l'esprit — absent — ne remplaçait pas la politesse qui brillait également par son absence.

J'ai parlé jusqu'ici de la diminution de l'influence allemande dans les pays autrichiens où, autrefois, un vernis allemand cachait la nationalité slave. Je vais maintenant répondre brièvement à la question : « Quelles sont actuellement les résultats de l'influence allemande », pour autant qu'elle existe encore en pays étrangers. Il faut, je crois, établir ici une différence chronologique et distinguer l'Allemand d'avant 1870 de l'Allemand du temps présent. L'influence de l'Allemand d'autrefois, sentimental, quelquefois naïf, occupé surtout de philosophie et d'étude, était certainement utile à un monde plutôt enclin à ne s'intéresser qu'aux choses matérielles.

Il est probable que l'université de Prague ne restera pas longtemps la seule université non-allemande de

(1) *Nineteenth Century*, décembre 1899 : « The Bohemian question », et décembre 1900 : « Austria at the end of the century ».

l'Autriche. Il est déjà question d'en fonder une seconde à Brunn, capitale de la Moravie, et il n'y a guère de doute que les Slaves du midi — généralement connus sous le nom de Slovènes — obtiendront bientôt une université nationale dont le siège serait probablement Lublan (Laibach).

On peut donc affirmer que l'influence allemande au point de vue intellectuel, omnipotente avant l'année 1866, a presque disparu dans les pays autrichiens. Il faut noter que ce changement s'est effectué sans grande opposition de la part de l'élément allemand. Il faut faire exception pour la ville universitaire de Graz où l'élément ultra-allemand a essayé par tous les moyens d'entraver le mouvement slave. Rien de pareil ne s'est passé à Vienne, capitale de la partie non-hongroise de l'empire. Cette ville est administrée par un conseil municipal ultramontain. C'est le Saint-Siège, et nullement l'avenir de la race allemande, qui intéresse le citoyen de Vienne.

Il n'y a qu'un bastion que l'élément allemand ait conservé intact en Autriche : c'est le ministère des Affaires étrangères, le « Ballplatz », comme disent les Viennois, triste bâtiment dont les anciens habitants — bien plus que les armées autrichiennes, qui ont toujours été héroïques — sont responsables des nombreux désastres de l'Autriche. La tradition du prince de Metternich, qui est restée intacte, et le système de ne considérer que les Allemands comme véritables citoyens de l'Autriche s'y est maintenu jusqu'aujourd'hui. Il y a eu à Londres des plaintes fréquentes de la part de sujets autrichiens non-allemands qui non seulement ne trouvaient aucun appui à leur ambassade, mais qui rencontraient souvent des manœuvres hostiles dont l'origine pouvait sans difficulté être attribuée à l'ambassade. On m'a raconté à Londres qu'un incident assez analogue avait eu lieu à l'ambassade austro-hongroise à Paris, cette année-ci.

L'année 1870 a changé ceci comme tant d'autres choses. Nietzsche avait prévu ce changement dès 1871. Il écrivait : « Une grande victoire est un grand danger. La

de philosophie s'est formée à la nouvelle université qui s'occupe peu de philosophie allemande et se base principalement sur l'étude des écrivains français et anglais. Le Dr Masaryck, dont les vues n'ont pas toujours été bien accueillies par ses compatriotes, peut certainement être considéré comme un des philosophes les plus éminents du temps présent.

Une des causes principales des tendances ultra-germaniques du ministère des Affaires étrangères de Vienne est le lien d'intimité qui réunit ce ministère à la presse prussienne. Ce ministère envoie ses communications intimes à la presse prussienne plutôt qu'aux journaux « inspirés » de Vienne. J'ai écrit il y a quelques années deux articles politiques sur les affaires d'Autriche (1) dans le *Nineteenth Century*, revue de Londres bien connue. La presse officielle de Vienne ignore ces articles, mais je trouvai par hasard quelque temps après un numéro de la *Gazette de Cologne*, dans lequel le correspondant « inspiré » essayait de réfuter mes conclusions. Il va sans dire que je n'attachai aucune importance à cet article où l'esprit — absent — ne remplaçait pas la politesse qui brillait également par son absence.

J'ai parlé jusqu'ici de la diminution de l'influence allemande dans les pays autrichiens où, autrefois, un vernis allemand cachait la nationalité slave. Je vais maintenant répondre brièvement à la question : « Quelles sont actuellement les résultats de l'influence allemande », pour autant qu'elle existe encore en pays étrangers. Il faut, je crois, établir ici une différence chronologique et distinguer l'Allemand d'avant 1870 de l'Allemand du temps présent. L'influence de l'Allemand d'autrefois, sentimental, quelquefois naïf, occupé surtout de philosophie et d'étude, était certainement utile à un monde plutôt enclin à ne s'intéresser qu'aux choses matérielles.

Il est probable que l'université de Prague ne restera pas longtemps la seule université non-allemande de

(1) *Nineteenth Century*, décembre 1899 : « The Bohemian question », et décembre 1900 : « Austria at the end of the century ».

l'Autriche. Il est déjà question d'en fonder une seconde à Brünn, capitale de la Moravie, et il n'y a guère de doute que les Slaves du midi — généralement connus sous le nom de Slovènes — obtiendront bientôt une université nationale dont le siège serait probablement Lublan (Laibach).

On peut donc affirmer que l'influence allemande au point de vue intellectuel, omnipotente avant l'année 1866, a presque disparu dans les pays autrichiens. Il faut noter que ce changement s'est effectué sans grande opposition de la part de l'élément allemand. Il faut faire exception pour la ville universitaire de Graz où l'élément ultra-allemand a essayé par tous les moyens d'entraver le mouvement slave. Rien de pareil ne s'est passé à Vienne, capitale de la partie non-hongroise de l'empire. Cette ville est administrée par un conseil municipal ultramontain. C'est le Saint-Siège, et nullement l'avenir de la race allemande, qui intéresse le citoyen de Vienne.

Il n'y a qu'un bastion que l'élément allemand ait conservé intact en Autriche : c'est le ministère des Affaires étrangères, le « Ballplatz », comme disent les Viennois, triste bâtiment dont les anciens habitants — bien plus que les armées autrichiennes, qui ont toujours été héroïques — sont responsables des nombreux désastres de l'Autriche. La tradition du prince de Metternich, qui est restée intacte, et le système de ne considérer que les Allemands comme véritables citoyens de l'Autriche s'y est maintenu jusqu'aujourd'hui. Il y a eu à Londres des plaintes fréquentes de la part de sujets autrichiens non-allemands qui non seulement ne trouvaient aucun appui à leur ambassade, mais qui rencontraient souvent des manœuvres hostiles dont l'origine pouvait sans difficulté être attribuée à l'ambassade. On m'a raconté à Londres qu'un incident assez analogue avait eu lieu à l'ambassade austro-hongroise à Paris, cette année-ci.

L'année 1870 a changé ceci comme tant d'autres choses. Nietzsche avait prévu ce changement dès 1871. Il écrivait : « Une grande victoire est un grand danger. La

nature humaine la supporte plus difficilement qu'une défaite. De toutes les regrettables conséquences de la guerre contre la France, la plus sérieuse est l'idée erronée et si répandue d'après laquelle la culture allemande aussi aurait été victorieuse dans cette guerre. Cette idée est capable de changer notre victoire en une défaite complète. »

Le temps a prouvé la justesse de ces remarques. En fait de philosophie, les Allemands ne publient que de petites brochures visant à l'effet, mais le temps des systèmes philosophiques est passé. Changement analogue chez les historiens. Les travaux historiques les plus récents ne sont que de grands pamphlets tendant uniquement à glorifier la maison des Hohenzollern. Ce changement s'étend même aux procédés des professeurs allemands. Il aurait paru impossible autrefois qu'un historien de la valeur de Mommsen écrivit — à propos d'une querelle d'étudiants à Prague — qu'il « fallait casser les vilaines têtes des Slaves ».

Je conclus donc en déclarant qu'aujourd'hui l'influence allemande ne saurait être utile aux nations étrangères.



### Mr. Gilbert Parker

Membre du Parlement  
(Londres)

Je pense que cette influence n'est plus si forte qu'elle l'était autrefois. Je ne considère pas cependant que ceci soit dû à une dépréciation de la pensée allemande en Angleterre. Il me semble plutôt que l'impulsion donnée aux sciences dans la vie intellectuelle de l'Allemagne a en quelque sorte remplacé la position dominante que la métaphysique et la philosophie y tenaient il y a quarante ans.

Il existe cependant ici la plus profonde appréciation de toute pensée allemande, mais nos efforts intellectuels ont quelque peu changé de direction, et notre commerce

intellectuel avec l'Allemagne n'est pas si grand que naguère.



### Le Comte M. Prozor.

La question que vous voulez bien m'adresser me prendrait au dépourvu et je ne pourrais que me réserver si votre enquête ne portait pas sur *ce qu'on pense* de l'influence intellectuelle de l'Allemagne et non sur ce que cette influence *peut bien être en réalité*. Je n'ai donc pas à me poser en juge, — il faudrait, pour l'être, outre beaucoup de science, encore quelque prescience, — je ne suis qu'un modeste témoin n'ayant d'autres titres que d'avoir fait ses études universitaires en Allemagne avant 1870 et d'y avoir passé quelques années à une époque assez récente.

L'esprit allemand a dû de beaux triomphes au parfait équilibre de deux éminentes qualités : profondeur dans la conception des idées, exactitude et persévérance dans leur application. Aujourd'hui, cet équilibre me paraît ébranlé, la seconde de ces qualités commençant à l'emporter de beaucoup sur la première. Les Allemands continuent à avoir l'exécution merveilleusement précise et systématique, mais la faculté de concevoir semble s'é mousser chez eux et, de plus en plus, ce qu'ils appliquent ce sont les idées des autres. Regardez les deux savants allemands les plus universellement connus en ce moment : Koch s'est nourri des idées de Pasteur et Roentgen de celles de Crookes. En philosophie, terrain où l'Allemagne a tant fait pour l'humanité, des deux maîtres allemands qui représentent à l'heure qu'il est les pôles opposés de la pensée, le positiviste Wundt a suivi les Anglais et Deussen puise son mysticisme aux sources bouddhiques. La peinture allemande se prévaut de Bœcklin, un suisse, et l'art dramatique d'Ibsen, un norvégien. Qu'on ne nous parle pas de germanisme. Il ne viendrait pas à l'idée d'un Français d'établir la suprématie intellectuelle de sa race sur des œuvres italiennes,

espagnoles, portugaises, ni même belges, pas plus qu'à un Russe d'invoquer en sa faveur ce qu'ont fait les Polonais, les Tchèques ou les Croates. Et d'ailleurs à qui célèbre la primauté germanique ou même arienne, dont beaucoup d'Allemands voudraient se faire les champions, Sudermann répond qu'il n'y a pas de force intellectuelle viable qui ne soit due à un peu de sang juif. C'est un paradoxe, mais il est bien caractéristique pour l'Allemagne contemporaine, qui n'est plus celle de Kant et de Schelling, ni celle de Goethe et de Schiller, ni celle de Kaulbach et d'Overbeck. Ce qui lui convient, c'est l'esprit d'opportunité, de combinaison instantanée et d'exécution rapide, c'est toute cette stratégie intellectuelle où les Juifs excellent. Elle s'accorde on ne peut mieux avec la stratégie politique appuyée sur la stratégie militaire, comme l'a si finement relevé Georges Brandès en parlant des relations de Bismarck avec Lassalle. Le socialisme allemand lui-même, d'idéal, est devenu stratégique. L'instruction qui a présidé, dit-on, aux succès militaires de l'Allemagne, est militairement menée à son tour et mal lui en prend. Des juges compétents, venus pour étudier la question, me l'ont souvent déclaré. D'autres m'en ont dit autant de l'assistance publique. Tous affirment que la France leur a offert de meilleurs modèles, parce que, dans ses dernières réformes, elle a su éviter les dangers de l'automatisme.

Le principal de ces dangers est de gêner jusqu'à le détruire le libre fonctionnement de la pensée pure, du sentiment ingénu, de toutes ces hautes facultés du cœur et de l'esprit auxquelles l'Allemagne a dû un jour sa vraie grandeur et son influence intellectuelle. Brandès a très poétiquement parlé de la *petite fleur bleue*, fleur d'idéal, de naïveté et de foi divinatrice. Je l'ai vue moi-même épanouie aux bords du Rhin et de l'Elbe. Elle s'est étiolée depuis lors au souffle de la mégalomanie, qu'il ne faudrait pas aviver, si on veut qu'elle reprenne, cette petite fleur d'où sort une semeuse d'art et d'idées dont la perte définitive serait un très grand fléau pour

le monde civilisé. L'abus de l'analyse, de la critique, de l'exégèse, de tout ce qui captivait Renan et séduisait Taine, a-t-il contribué à nous en menacer? C'est possible et ce serait instructif. Mais la question est trop complexe et cette lettre déjà trop longue.



**M. Virgile Rossel**

Conseiller national  
(Berne)

1. — L'influence allemande s'exerce en Suisse, dans la législation, dans les lettres et les arts; au point de vue littéraire et artistique, cependant, la Suisse Romande, et la Suisse Italienne regardent plutôt, l'une du côté de la France, l'autre du côté de l'Italie. Mais la Confédération helvétique, où la fusion de trois races en une nationalité crée une situation très particulière, s'efforce avant tout d'être elle-même : d'être suisse. Et si nous avons des sympathies plus vives, les uns pour le génie de l'Allemagne, les autres pour celui de la France, nous admirons sans abdiquer.

2. — L'influence allemande, si je vois bien, se manifeste essentiellement, à cette heure, dans le domaine économique et social. Ainsi, la doctrine étatiste qui, dans sa forme nouvelle, nous vient d'Allemagne, a profondément modifié les conditions de la politique suisse. Quant à dire si cette influence « se justifie », c'est là une question bien complexe et que je ne voudrais trancher ni par un oui, ni par un non. Le travail intellectuel de l'Allemagne contemporaine représente certainement un grand, un original et un précieux effort. Nous cherchons à en profiter, mais nous nous réservons le droit de choisir.



**Mr. G. Bernard Shaw**

(Londres)

A mon avis la suprématie dont parle Guillaume II

appartient à la ville de Dublin, la capitale de l'Irlande : c'est ma ville natale.

Avant 1870, tout Allemand méprisait ses compatriotes et croyait que tout Français était un homme d'esprit. Par conséquent, il ajoutait à la culture allemande tout ce que peut enseigner la France. C'est là le secret de Goethe et de Richard Wagner. Aujourd'hui l'Allemand méprise les étrangers et s'extasie sur le bonheur qu'il a d'être Allemand. L'influence de Goethe et de Wagner est remplacée par l'influence de Guillaume II, et cela se justifie parfaitement aux yeux de beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent Guillaume II moins dur à digérer intellectuellement que Wagner ou Goethe. En Angleterre, les *clever people* commencent à dire : « L'Allemagne, non : c'est fini. La France marche encore la première en tout ce qui touche la science, la littérature, etc. » Que cela soit vrai ou non, et je n'en sais rien, on le dit parce qu'on aime à le dire : la France est toujours l'enfant gâté de l'Europe.



### Mr. Arthur Symons

Depuis la mort de Carlyle, en 1881, il n'y a pas eu de signe de l'influence allemande sur la pensée anglaise. Aujourd'hui la littérature allemande est peu lue en Angleterre et même la pensée anti-allemande de Nietzsche a à peine pénétré ici. Tandis que l'art français, les littératures française et italienne, le drame français, les acteurs français et italiens sont chaudement reçus en Angleterre, l'art allemand est justement reconnu comme non-existant.

La littérature contemporaine allemande n'est connue que par une ou deux pièces de Sudermann et de Hauptmann et les acteurs allemands ont dû donner leurs représentations dans de petits théâtres et devant des auditoires très peu nombreux. Comme influence en musique, celle de Wagner reste encore suprême, et on peut dire que toute l'influence de l'Allemagne sur la génération actuelle en Angleterre se résume dans le nom de Wagner.

★  
**Mr. Hugo Paul Thieme**Professeur à l'Université de Michigan  
(Etats-Unis)

De même que tout individu, toute nation et toute civilisation subit l'influence extérieure à un plus ou moins grand degré. On peut dire que l'influence traditionnelle de la France a été balayée par le grand courant intellectuel allemand qui a passé sur le monde entier dans ce dernier quart de siècle. Mais on ne doit pas résoudre par l'affirmative la question de savoir si ce grand courant a été aussi actif et a eu une influence aussi profonde que celui que la France a exercé depuis le commencement du xvii<sup>e</sup> siècle et qui n'a jamais cessé d'être actif. La France a été incontestablement à la tête du mouvement intellectuel jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle et son déclin apparent n'a pas été dû au déclin de ses forces intellectuelles, mais au grand pas fait par les autres pays civilisés. Son déclin apparent n'est que relatif. Si nous considérons l'influence de l'Allemagne et celle de la France en philosophie et dans le domaine scientifique pendant les vingt-cinq dernières années, et si nous comparions les productions et l'influence de chacune, la France ne se sentirait pas de cette décadence dont on parle si souvent dans les magazines et les journaux.

En littérature, il n'est pas exagéré de dire — et cela est reconnu comme vrai par les lettrés allemands impartiaux — que les écoles allemandes modernes d'art et de littérature sont de simples reflets ou de secrètes imitations de mouvements intellectuels survenus quelque temps auparavant en France et dont la force s'y trouve déjà à demi éteinte.

En science et en philosophie, la France a retrouvé son originalité depuis 1875. Hippolyte Taine, dont les critiques allemands ont tout d'abord considéré l'œuvre comme un simple *Machwerk*, a laissé l'impression de sa profonde influence non seulement sur la France moderne, mais sur toute l'Europe moderne ; étonnant

renouveau de la pensée de Taine dans ses quelques dernières années en est une preuve assez évidente.

L'Allemagne a perdu peu à peu sa réputation de centre universitaire depuis que la France a ouvert les portes de ses universités pour les degrés supérieurs. Il est très possible que l'influence allemande en Amérique ait été quelque peu exagérée à cause de la tendance générale qu'avaient les étudiants américains à entrer dans les universités allemandes dont les portes étaient toujours ouvertes à tous. Les statistiques montrent que cette période est passée et que la force intellectuelle de la France est aussi active qu'à toute autre époque. Elle a été constante, permanente, elle a eu une influence profonde et il n'y a pas de raison pour qu'elle décline aujourd'hui.



#### Mr. Herbert Vivian

Fort heureusement, étant insulaires, nous ne subissons que très peu les influences extérieures. Peut-être avons-nous tiré de l'Allemagne une certaine dislocation de la foi, qu'on se plaît à nommer philosophie, mais d'aucun temps les philosophes ont-ils été pris au sérieux par les hommes d'action ? Au point de vue intellectuel, l'influence allemande ne fait qu'alourdir l'esprit, qui ne saurait la digérer. Mais au point de vue politique, l'Angleterre a profité, depuis plusieurs années, d'une influence allemande à laquelle je ne saurais trop applaudir. C'est celle de l'Empereur glorieux, qui a su ressusciter l'esprit monarchique de l'âge doré, qui a fait renaître une loyauté patriotique envers le trône, et qui laisse espérer pour l'avenir une restauration des sentiments nécessaires au bonheur des peuples. Quel contrecoup magnifique à toutes ces hérésies, à tous ces crimes, qui sont le legs de votre Révolution maudite ! Quelle gloire pour la France si elle aussi pouvait s'emparer de cette douce influence et revenir aux traditions de ses aïeux ; si, sous un Roi-Soleil, Paris pouvait redevenir encore une fois la ville-lumière !

**Mr. H. G. Wells**

(Sandgate)

Je connais si peu l'histoire et l'évolution de la pensée humaine qu'il serait présomptueux de ma part d'essayer de répondre à vos questions. J'ai une profonde admiration pour Schopenhauer, mais je me juge moi-même tout à fait incapable d'expliquer l'énorme réputation de Goethe, par exemple, et d'Hegel, et aucun des auteurs anglais qui ont le plus directement subi l'influence allemande, tels que Carlyle et Coleridge, n'ont d'attrait pour moi. A l'exception de Schopenhauer, je vous avouerai que, dans mon for intérieur, je pense qu'aucune prépondérance n'appartient aux Allemands, mais ce que je suis tout à fait disposé à admettre, c'est la valeur relative de mon jugement personnel.

**Mr. Basil Worfold**

(Londres)

En répondant à cette question, il est désirable d'établir d'abord quel sens j'attache à l'expression « l'esprit allemand ». En un mot, je considère que l'esprit allemand dans le domaine de la pensée est synonyme de « recherche » et, dans le domaine de l'action, synonyme de « organisation ».

La recherche de l'Allemagne au point de vue pratique peut être regardée comme la plus grande source contemporaine d'œuvres de sciences, de philosophie et d'histoire. Je suis enclin à attribuer cette grande production plus à cette circonstance que les savants allemands se mêlent très peu des affaires de la vie politique et industrielle qu'à une richesse quelconque de moyens intellectuels. Peut-être pourrais-je exprimer cette pensée en disant que les *savants* d'Allemagne ont plus d'opportunité et plus d'aptitude pour profiter des résultats de leurs travaux intellectuels que leurs collègues de France et d'Angleterre.

Cette supposition est, je pense, appuyée par ce fait que les plus importantes applications de la science à l'industrie sont venues de nations autres que l'Allemagne et en particulier dans ces dernières années des Etats-Unis d'Amérique où nous trouvons les conditions contraires. Là, par contre, étant donnée la précarité du travail européen et, par conséquent, l'importance des moyens employés pour économiser le travail, les connaissances scientifiques sont appliquées librement à toutes les sphères de l'activité humaine. De là le nombre et la variété des inventions américaines. D'un autre côté, pour être tout à fait exact, nous devons assigner à la recherche allemande une certaine part pour la fertilité dans les inventions, depuis que l'Allemagne a contribué pour une large part au peuplement des Etats-Unis.

Pour ce qui est de « l'organisation », comme de la manifestation caractéristique de l'esprit allemand dans le domaine de l'action, nous observons que les progrès rapides faits par l'Allemagne dans sa population, dans le commerce et dans l'industrie pendant les trente dernières années sont dus pour une large part à la manière dont ont été organisées ses ressources politiques et économiques et au résultat obtenu par l'excellente organisation déjà appliquée à l'éducation et à l'armée. D'un autre côté, l'habitude de l'enrégimentement a conduit l'Allemagne à créer un système de possessions coloniales improductives qui, avec l'accompagnement nécessaire d'une flotte, doit pendant de longues années être une lourde charge pour les ressources économiques de l'empire allemand et qui peut devenir un danger pour l'unité politique des états qui le composent.

Je crois que le fait que beaucoup d'écrivains anglais ont rattaché le développement industriel de l'Allemagne à la faculté et à l'habitude d'une *organisation* a produit une impression considérable sur l'opinion publique anglaise. On sent en particulier qu'une partie de l'énergie dépensée dans les jeux et les sports devrait être dirigée vers l'entraînement militaire et la pratique du tir,

et que l'éducation secondaire anglaise devrait être moins littéraire et plus pratique. En même temps que ceci, il faut se rappeler que l'entrée en compétition des Etats-Unis et de l'Allemagne avec l'Angleterre dans le commerce et la finance des nouveaux mondes de l'Amérique, de l'Australie et de l'Extrême-Orient a fait sentir à beaucoup d'Anglais que le temps est venu pour nous d'employer les méthodes de l'assistance de l'Etat et du contrôle de l'Etat qui ont fait leurs preuves en Allemagne et aux Etats-Unis, et de réclamer l'assistance de l'Etat pour des affaires laissées jusqu'ici à l'entreprise privée.

Sur ces points l'influence de l'Allemagne se fait sentir et est sentie plus ou moins en Angleterre.



### Mr. Israel Zangwill

(Londres)

Je crois que l'influence allemande dans le monde intellectuel et artistique a été très grande, mais je ne vois pas de trace d'influence contemporaine de l'Allemagne sur l'Angleterre. Tout cela appartient au passé. Nous avons à Londres une *Gaëthe Society*, mais elle ressemble à un musée d'antiquités et est inconnue du public. Schopenhauer a pénétré un peu dans les esprits comme un synonyme incompris de pessimiste. Wagner a pris sa place dans notre Opera-House comme un classique respectable qui dérange les heures des dîners des princesses, mais je ne vois aucune influence provenant de sa musique ou de sa philosophie. Celle-ci en vérité est un livre fermé pour la majeure partie de l'assistance et même pour les princesses. Par l'école néo-kantienne la philosophie allemande a eu une influence récente sur la pensée anglaise, mais cette école a déjà presque disparu. Nietzsche a surtout la réputation d'un fou, dont l'état est un avertissement et qui sert à consoler les idiots de leur stupidité. Hauptmann et Sudermann ont été joués — surtout pour la colonie allemande. Je crois, — en résumé, — que l'influence allemande aujourd'hui est entièrement limitée au

monde restreint de la recherche scientifique minutieuse. Bien plus grande est l'influence des mouvements intellectuels français contemporains en Angleterre.

Pour ma part, j'aime la France et j'admire l'esprit français et je le mets presque au-dessus de tous les autres. En dépit de l'explosion de son antisémitisme, je préfère Paris à toute autre ville qui soit aujourd'hui sous le soleil.

Il serait impertinent de tirer de cette enquête des conclusions formelles. Nous avons voulu savoir ce que l'on pense, ici et ailleurs, de la culture allemande actuelle. Nous avons recueilli des opinions, et c'est le bénéfice d'une enquête de réunir des opinions le plus souvent contradictoires.

Chacun affirme selon ses vues, et tels témoignages fournis, sans beaucoup de réflexion peut-être, par des professeurs dont c'est le métier d'être kantiens malgré eux ou par des savants qui compulsent tous les jours des mémoires scientifiques allemands, sont plus instructifs qu'aucun gros livre, fût-il fait en conscience et avec talent sur une matière si large.

Il y a, en outre, un grand profit à se demander ce que l'on pense d'autrui : quel bon moyen pour apprendre à se connaître soi-même ! Cette enquête n'aura pas été inutile si, tout en nous montrant, — entre autres [choses, — certains défauts de notre organisation du travail scientifique, elle rappelle à quelques esprits chagrins la place éminente qu'ont tenue, malgré tout, chacun dans son domaine, beaucoup de nos compatriotes.

Pour être complet, nous devons ajouter ici que nous avons reçu les doléances de plusieurs étudiants qui se plaignent de l'invasion des méthodes germaniques dans l'enseignement supérieur. Ils disent que l'érudition chasse le goût, le souci de la forme et de la composition. On entasse seulement des dates et des références.

Quelqu'un nous cite des professeurs de Sorbonne « pour qui la critique consiste à énumérer toutes les opinions même obscures et insignifiantes émises sur une œuvre, sans aventurer un sentiment personnel ». On ôte ainsi tout relief à l'histoire. Un fait en vaut un autre. Dans de telles nomenclatures toutes sèches l'élève perd de vue les événements caractéristiques.

Un de ces professeurs se défendait, paraît-il, du reproche d'imiter les Allemands.

— Nous avons un maître français, disait-il, c'est Mariette.

Et il applique à l'œuvre de Montaigne les procédés de critique dont se servit Mariette pour déchiffrer le texte des inscriptions et des papyrus d'Égypte.

N'est-ce pas, de part et d'autre, un malentendu ? Il y a l'histoire qui est un art et l'historiographie qui peut être une science sœur de la philologie. L'historiographe rassemble les matériaux et les vérifie, — l'historien les met en œuvre. Il faut distinguer et ne pas confondre les genres.

JACQUES MORLAND.